

L E C T U R E

Avec René Girard, penser l'apocalypse

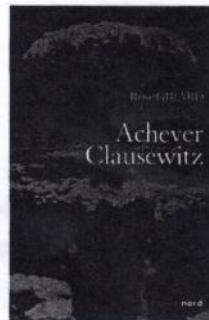
Le regard rétrospectif que porte René Girard, membre de l'Académie française, sur la culture humaine est extrêmement inventif et provocant. Michel Serres le salue comme « Le nouveau Darwin des sciences humaines »⁽¹⁾. Mais comment prolonger Girard ? Comment nous aide-t-il à éclairer notre conduite vers l'avenir⁽²⁾ à travers son hypothèse centrale des rivalités mimétiques ?

Pourquoi penser l'apocalypse ?

Je lis René Girard avec joie. Dans son dernier livre, il nous incite à réfléchir sur la violence, encore déchaînée aujourd'hui en plusieurs lieux du monde, à la lumière des conflits franco-allemands du passé. Il n'est pas le seul à explorer les risques de destruction humaine. Edgar Morin souligne les développements non régulés de la science, la technique et l'économie⁽³⁾. Jean-Pierre Dupuy observe que face au risque de catastrophe : « on le sait mais on ne veut pas le croire »⁽⁴⁾. D'autres explorent la crise de la démocratie et les risques qui en découlent. Ce n'est pas la première fois que l'humanité s'est exprimée sur l'« apocalypse ». L'art et la religion se sont construits en explorant la face cachée de l'homme, ils ont montré que la violence est l'envers de l'échange. Faut-il revenir sur ces « choses cachées depuis la fondation du monde » au risque d'effrayer nos enfants et nous-mêmes ? La télévision se charge de banaliser la violence extrême au risque de susciter des comportements régressifs. Ses messages compassionnels ne suffisent pas à les prévenir. Comprendre la violence et l'effort de l'humanité pour l'endiguer porte au contraire une espérance, car « il n'y a pas d'espérance sans oser penser les périls », écrit Girard.

La violence est toujours réciproque

René Girard propose une anthropologie de la violence qui attaque frontalement les comportements du type « ce n'est pas moi, c'est l'autre ». Il explore les processus individuels, collectifs, historiques des « rivalités mimétiques ». Si l'imitation est créative et si l'échange socialise, ils ont un envers. Autrui oriente mes désirs sans que j'en sois conscient. Mais si je m'approprie l'objet du désir, autrui résiste et fait obstacle. Contrairement au sentiment d'autonomie, mon désir est orienté par un médiateur, un modèle, quant à l'action elle est toujours réciproque, toujours à la fois échange et violence. L'agresseur a toujours été agressé. Dans les processus de montée aux extrêmes, les adversaires s'indifférencient, ils sont des doubles. Un des apports reconnus de Girard est sa découverte de la place du sacrifice dans les origines de la culture. Les sociétés primitives ont expulsé la violence par le sacrifice collectif du bouc émissaire. Leurs religions archaïques ont ensuite déifié la victime du sacrifice, en ont fait un mythe, et l'ont reproduit par le rite. Les sacrifices humains – holocauste, génocides... – perdurent aujourd'hui. Nous vivons un retour du religieux archaïque⁽⁵⁾.



L'apport judéo-chrétien et la question de la transcendance

Mais l'histoire n'est pas linéaire. Une dimension majeure de l'œuvre de Girard est la redécouverte de l'apport judéo-chrétien sous un angle anthropologique. Abraham ne sacrifie pas son fils et le Christ signifie à toute l'humanité que son sacrifice doit être le dernier des sacrifices humains. Le christianisme marque une rupture fondamentale par rapport aux religions archaïques : il démythifie le religieux. Le péché originel, c'est la vengeance. Il commence avec le meurtre du rival. Le Christ révèle que la victime sacrificielle est bien la victime de la violence des hommes et ouvre une nouvelle issue : la fin des représailles et l'amour d'autrui.

Girard provoque : il nous dit que le christianisme est une science – un savoir plus qu'une croyance – et ajoute que la raison occidentale souvent mystifie. J'ai envie de dire : « vive la dialectique » ! Le christianisme paraît avoir gagné : jamais en Occident la compassion pour les victimes n'a été aussi grande⁽⁶⁾. Mais il a en fait échoué : le message du Christ n'a pas abouti. Et les grandes œuvres humanistes de l'institution de la justice, de la démocratie, et de la raison, n'ont pas éradiqué la violence.

Une dimension majeure de l'œuvre de Girard est la redécouverte de l'apport judéo-chrétien sous un angle anthropologique.

(1) René Girard et Michel Serres, *Le tragique et la pitié*, discours de réception de René Girard à l'Académie française et réponse de Michel Serres, Éditions Le Pommier, 2007.

(2) Je me concentrerai ici sur son dernier livre : *Achever Clausewitz, Entretiens avec Benoît Chantre*, publié par Carnets Nord, 2007. Les œuvres les plus marquantes de René Girard sont *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961, et *La violence et le sacré*, Grasset, 1972. Dans *Les origines de la culture* (Desclée de Brouwer, 2004) il situe son œuvre et ses conflits avec les idéologies en vigueur. Un excellent DVD, *René Girard, la violence et le sacré* (Éditions Montpamasse, 2006), livre près de trois heures d'entretiens. Je suggère ces entrées pour qui ne connaît pas Girard. L'association Recherches mimétiques (www.arm.asso.fr) prolonge Girard en recherches et initiatives.

(3) *Vers l'abîme ?* Carnets, L'herne, 2007.

(4) *Petite métaphysique des tsunamis*, Seuil, 2005.

(5) Ce que souligne Maurice Godelier dans un entretien avec *Enjeux Les Échos*, décembre 2007. *Le fondement des sociétés humaines* (Albin Michel) est une synthèse de ses travaux.

(6) Mais la compassion ne produit par elle-même ni une véritable réciprocité ni une capacité d'action politique, souligne Myriam Revault d'Allonnes dans *L'homme compassionnel*, Seuil, 2007.

Il me paraît fécond de situer la réflexion de Girard par rapport au travail théologique et philosophique de l'humanité sur « le mal »⁽⁷⁾. Dans une conférence lumineuse, Paul Ricoeur montre que l'énigme est non résolue. « *D'où vient le mal ?* » était la première approche. « *D'où vient que nous fassions le mal ?* », la seconde, avec Saint Augustin, pour qui les créatures sont dotées de libre choix donc responsables. Beaucoup, avec Kant, proposent la raison pratique : « *Comment combattre le mal ?* ».

Girard offre un angle anthropologique centré sur le contexte occidental des deux derniers siècles, qui relie la question du mal - souffrance, à l'affirmation du Sujet dans la quête du bonheur. Ses découvertes ont puisé dans l'étude du sens des grandes œuvres de Cervantès, Stendhal, Proust, Dostoïevski... « *Dieu est mort, c'est à l'homme de prendre sa place.* » Mais l'expérience inflige un démenti brutal à cette « *promesse d'autonomie métaphysique* ». L'orgueil ne peut survivre que grâce au mensonge, lequel est entretenu par le désir triangulaire (sujet/autrui-médiateur/objet).

Le message judéo-chrétien était que le sujet ne peut sortir des cercles vicieux de la violence réciproque que par un effort de distanciation et de transcendance. En ce sens le rapport au « divin » (qui n'est plus le « sacré ») est incontournable.

Le « *mensonge romantique* » est derrière nous, et après que les religions politiques aient exacerbé la violence, quelle culture fabriquons-nous ? Alors que le besoin d'autonomie est encore plus fort, l'illusion ne l'est pas moins. Quelle sera « la bonne transcendance » par laquelle le sujet pourra se responsabiliser et la société vaincre les nouveaux périls ?

À propos de Clausewitz, revenir sur la relation franco-allemande

Avant de terminer par cette question, revenons à la lecture de la relation conflictuelle entre la France et l'Allemagne. Girard montre que la violence ne se perd pas, et que ses effets sont différés.

La plupart des Français pensent aujourd'hui que les Allemands étaient des guerriers et nous les victimes. C'est oublier que voici deux siècles et plus, nous étions perçus en Europe comme les guerriers. Et si la France des Lumières est le modèle admiré et imité en Allemagne, la France de Napoléon a exporté la Révolution dans la guerre. Le conquérant courait après la paix (ratifiant sa domination) en faisant la guerre et l'agressé répliquait pour l'abattre. Girard relève trois réactions différentes des grands intellectuels en Prusse en 1906 (l'année d'Iéna). Le philosophe Hegel développe une philosophie optimiste de l'histoire : avec la ruse de la raison, l'esprit de l'État universel l'emportera. Le stratège prussien Clausewitz étudie la guerre pour détruire l'ennemi qu'il admire. Le poète Hölderlin se retire dans un moulin, hors des rivalités mimétiques. La montée aux extrêmes a eu lieu, de

période en période, jusqu'aux guerres mondiales catastrophiques. Ensuite la création de la Communauté a été une immense sortie de crise. Mais si la réconciliation a eu lieu, la fatigue des guerres si profonde en France et en Allemagne ne signifie pas l'innocence retrouvée.

Clausewitz a donné deux visages à sa théorie de la guerre. Le duel est le modèle de la guerre absolue : le but est la destruction d'autrui. Analysant un autre modèle plus rassurant, il présente une trinité : le peuple (et ses passions), le général (qui calcule), le gouvernement (la force politique). Et il avance que « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens ». Mais comment penser les situations où le politique court après la guerre, aujourd'hui par exemple ? interroge Girard. Clausewitz était l'observateur d'une période qui allait glisser du patriotisme guerrier à la froideur totalitaire.

Le « mensonge romantique » est derrière nous, et après que les religions politiques aient exacerbé la violence, quelle culture fabriquons-nous ?

Éthique, sagesse, éducation

Si l'on se tourne vers l'avenir et l'action, l'apport de René Girard me semble plus du côté de l'éthique et de l'éducation (et bien sûr la recherche) que de la politique. S'agissant d'éthique, Girard rejoint Paul Ricoeur, qui propose un chemin en trois étapes. Une délivrance de l'accusation (et de la haine de soi qu'elle entraîne) : on lira avec grand intérêt ce que dit Girard sur Satan, qui était la figure de l'accusateur public dans la culture juive⁽⁸⁾. S'extraire du procès mutuel et bâtir une alliance : d'où l'importance-clé de comprendre le caractère réciproque de la violence et du message chrétienne pour en sortir : « *que celui qui est sans péché jette la première pierre* ». Gagner la sagesse, qui consiste en un renoncement de la plainte : c'est pleinement maîtriser sa propre violence, et ceci appelle « une bonne transcendance », un leitmotiv de Girard prolongeant Ricoeur. Le Christ dit plus, appelant à l'amour d'autrui. Et Emmanuel Lévinas propose d'aller « du sacré au Saint » : quitter le sacré pour aller vers la responsabilité d'autrui⁽⁹⁾. Cependant la charge de toute l'humanité est trop lourde pour le Sujet et Lévinas renvoie à la médiation institutionnelle. Si Girard évoque comme lui l'énorme construction institutionnelle qui permet aux hommes de combattre la violence et d'établir la justice, il n'approfondit ni l'apport ni les limites de cette construction.

Tout ceci devrait certainement entrer dans un projet éducatif. On sait qu'Edgar Morin⁽¹⁰⁾ appelle à une réforme de pensée et d'éducation qui est une des conditions essen-

(7) *Le mal, un défi à la philosophie et à la théologie*, Labor et Fides, 2004.

(8) René Girard, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Le Livre de Poche, Grasset, 1999.

(9) *Du sacré au saint*, cinq nouvelles lectures talmudiques, Les éditions de Minuit, 1977.

(10) *La méthode 6 - Éthique*, Seuil, 2004, et notre analyse dans *Confrontations Europe la Revue* n° 73, janvier-mars 2006.

tielles d'une nouvelle éthique de responsabilité. René Girard suggère de saisir le couple foi et raison sous l'angle anthropologique et historique. Il note que Benoît XVI appelle à repenser la raison pour qu'elle inclue le divin. Mais qui éduquera les éducateurs ? disait Marx ! Question d'autant plus pertinente que l'éducation doit impérativement devenir interculturelle pour aider à sortir des rivalités mimétiques. Car ce qui mène l'histoire n'est pas ce qui apparaît essentiel aux yeux du rationaliste occidental, nous dit Girard.

De plus il faut pouvoir saisir l'imbrication dans l'histoire des deux couples foi/raison et politique/institutions. Or la violence des échanges culturels sur ce terrain est telle que la société tend à renoncer au devoir éducatif. Ainsi apprendre la Shoah est un impératif non pas compassionnel, mais pour comprendre la crise de la civilisation occidentale⁽¹¹⁾ et l'énorme apport sur soi qu'implique la construction d'un nouveau « cosmopolitisme »⁽¹²⁾. Sinon on laisse les jeunes vulnérables à de nouvelles régressions, antisémites et pas seulement.

Et cela ne dispense nullement, bien au contraire, d'apprendre des génocides, rwandais et autres, pour connaître les séquelles du colonialisme (le rôle du médiateur occidental entre les ethnies rivales) et se tourner vers les défis d'une mondialisation pacifique.

Or alors que la création de la Communauté européenne est un sursaut de civilisation, nous ne sommes pas encore capables de bâtir une dimension européenne de l'éducation, pour combattre les régressions nationalistes et nourrir l'espérance et l'action.

Politique et cosmopolitisme

J'aimerais entendre René Girard sur l'Europe. Il la dit vieille et vulnérable, mais en avance dans ses formes institutionnelles et sa sortie des mythes. Qu'est-ce qui doit guider maintenant son action dans le monde ? La demande de protection n'est-elle pas régressive ? Comment agir autrement face au terrorisme : le nier ? Attaquer ? Temporiser ?

Comment devons-nous concevoir nos relations avec les mondes musulman et asiatique ? Girard n'évoque ces questions que sous deux angles : le dialogue interreligieux et la compréhension de l'histoire. Ainsi suggère-t-il d'explorer les facteurs de la rupture qui s'est créée depuis le VI^e siècle, avec Jihad et Croisades, et toutes les « répliques » différées.

Ceci est important mais trop court, car l'imbrication avec le politique n'est pas explorée. À mon avis si les sociétés occidentales sont largement sorties des « religions politiques », elles s'intéressent toujours à la politique (potentiellement pour un mieux). Et pour les sociétés disons orientales, on est tenté d'explorer le schéma triangulaire girardien s'agissant de la culture politique. L'Occident – le médiateur – a proposé l'objet à imiter : les principes d'égalité et d'autodétermination. L'Orient

J'aimerais entendre René Girard sur l'Europe. Il la dit vieille et vulnérable, mais en avance dans ses formes institutionnelles et sa sortie des mythes.

à le sentiment (justifié) que l'Occident fait obstacle à l'appropriation de cet objet. Pour sortir des violences, le dialogue interculturel n'aura de résonance qu'en lien avec la formation d'institutions internationales et mondiales faisant place aux émergents.

Nous voyons bien ici les limites du projecteur rétrospectif quand il est question d'agir pour l'avenir. Nous devons nous distancier du modèle occidental pour découvrir autrui et devenir les acteurs d'une mondialisation responsable, où les humains partageront des biens publics mondiaux. ■

Philippe Herzog

(11) Il n'est pas non plus sans importance de connaître un peu la spécificité de l'histoire juive – marquée par d'autres apocalypses. Cf. par exemple Flavius Josèphe, *Un juif dans l'Empire romain*, Éd. La Renaissance, 2007.

(12) Voir à ce sujet mon article *Ulrich Beck et nous*, dans *Confrontations Europe la Revue* n° 76, octobre-décembre 2006.

ÉDUCATION

Bien commun et sens politique

Réhabiliter les deux grandes traditions du sens politique, le « bien commun », issu de la philosophie grecque et du christianisme et « l'intérêt général », plutôt mis à mal, telle est la belle ambition d'une nouvelle filière qui nous a plu car elle rejoint l'engagement de Confrontations Europe.

Un pacte commun pour concilier responsabilité et convictions.

Concilier éthique et bonne gouvernance, ce défi pour les décideurs de demain, l'Institut du Sens Politique, « Sens-Po », le relève. Ce nouveau centre d'étude et d'enseignement de la Faculté de sciences sociales et économiques (FASSE) de l'Institut Catholique de Paris s'est donné pour finalité d'y répondre en proposant un nouveau programme articulé autour de la notion de sens politique. Le sens du politique peut s'entendre soit comme la mise en commun des actes et des paroles soit comme domination. On peut aussi concevoir le sens politique comme la mise en œuvre du sens dans la politique, sens étant défini comme direction, signification, incarnation de l'acte politique. C'est dans cette optique que l'IDSP a pour finalité de former les décideurs de demain aux problématiques de la gouvernance et de l'éthique dans les sociétés contemporaines complexes. Sans faire preuve de naïveté sur le jeu politique, insiste son directeur scientifique, **Olivier Bobineau**, mais en proposant une notion de « Pacte commun » permettant de concilier responsabilité et conviction. L'IDSP base son enseignement sur les deux constats suivants, mis en perspective par **Bruno Dourrieu**, directeur adjoint : « d'une part, le déplacement à l'échelle européenne et internationale tant des centres de décision et d'action